

ÉTHIQUE OU POLITIQUE?

Y. OPSITCH

- *C'est certain, tu vas devenir l'instrument des révisionnistes, et bientôt celui du pouvoir.*
- ... ?
- *Bien entendu! Ta décision ne peut que démobiliser davantage. Tu n'as pas le droit de démobiliser quelqu'un politiquement... Tu sais bien que le combat politique est le moteur de l'évolution sociale.*
- *Tu ne crois pas que l'enseignement du Christ a un effet bénéfique sur la société?*

Il me fut répondu que l'enseignement du Christ a été bénéfique à l'époque du Christ, mais que le monde a changé. J'appris aussi, au long de cette conversation (il y a bientôt dix années de cela) qu'on est coupable d'un crime de lèse-majesté à se vouloir chrétien après avoir été intéressé par le marxisme. J'appris qu'être chrétien c'est prendre automatiquement le parti des méchants, des oppresseurs, c'est se tourner contre tous les malheureux de la terre (à moins d'ajouter un peu de marxisme à notre christianisme!).

Que dissimule donc cet empressement à débusquer, à juger et si possible à retrancher le coupable quand il n'est question que de politique ou quand il n'est même pas question de politique (comme j'essayais de l'expliquer lors de cette conversation)?

Mes amis, je dois reconnaître que vous m'avez quelque peu surpris ce jour-là. En effet, vous qui refusiez toute norme pour vos actes, vous condamnerez bien vite celui qui décidait simplement d'agir sans vouloir se mêler à un certain débat, à une certaine lutte politique. Pourquoi la politique vous rend-elle à ce point soupçonneux pour tout ce qui prétend avoir une existence en soi, en dehors de la politique? Je n'ai pourtant pas rejeté toutes vos idées en bloc. Je n'ai pas nié votre sincérité, votre désir sincère d'une justice. Pourquoi êtes-vous si peu enclins à percevoir

utilité, pour la société, de ce qui n'est pas dans vos programmes et dans vos discours? Pourquoi les idées différentes, les idées nouvelles, vous font-elles si peur?

Vous n'aimez pas qu'on démobilise vos partis. Certains parmi vous voient d'un très mauvais oeil une mobilisation des foules qui n'ait pas d'origine ou de motifs politiques. Et je crois comprendre, enfin, pourquoi: c'est qu'il ne faut surtout pas que les foules se mettent à écouter de nouvelles voix car vous savez bien, par expérience, à quel point ces foules peuvent être maléables. Et vous avez raison.

Je voudrais pourtant vous rassurer. Sachez que Jésus n'a jamais convoité les ouailles d'un parti ou d'une Église. Il sait qu'il est inutile d'exciter les masses, trop habituées à suivre simplement celui qui aura accompli la meilleure performance ou celui qui aura le plus à offrir.

Je relis le Nouveau Testament et ne puis être que convaincu qu'il ne pouvait y avoir de motif politique à tout cela, à ses oeuvres, à sa doctrine, à son Église. Les motifs politiques se trouvent plutôt du côté de ses adversaires et du côté de l'apostasie prédite par les apôtres. Je vois que c'est du côté des politiciens (dont certains sont religieux) qu'on s'inquiète de ses activités, qu'on le soupçonne, qu'on lui tend des pièges, qu'on décide de le mettre à mort. Je vois aussi qu'à travers l'histoire d'un christianisme méprisé et marginalisé (il en sera toujours ainsi, je pense) ce sont les garants de la marche des affaires politiques — empereurs et gouverneurs romains, rois et seigneurs francs, papes et cardinaux italiens, chefs d'état et gardiens des partis politiques — qui s'inquiètent des apôtres, des Églises primitives, des prédicants de grand chemin, des assemblées du désert, des groupuscules de croyants déçus par la religion du Peuple ou par celle du Prince et qui cherchent plus de pureté.

Je devais, au long de cette conversation, me persuader que de toute façon "tout est politique". Je ne pouvais pas dire que ma foi en Jésus, ma décision de le suivre et de l'honorer, étaient dépourvues de tout motif et de toute portée politique.

Ainsi, "tout est politique"! Quand mon ami (celui qui m'entraîna dans cette discussion) s'est un jour marié, c'était un choix politique et non un choix de l'amour et du coeur! Quand mon ami se couche, le soir, tendrement auprès de sa femme, il s'agit encore de politique! Est-il nécessaire de poursuivre et de donner d'autres exemples qui démontrent l'absurdité d'une telle conception de la réalité politique?

Il se peut qu'on embrasse la foi pour un motif politique. Mais s'agit-il de la règle ou de l'exception? Et même si c'était la règle, en quoi cela prouverait-il qu'il s'agit là de quelque chose d'inhérent au christianisme? Et d'ailleurs, qui d'autre que toi, mon ami, connaît bien les motifs de tes engagements? Qui d'autre que moi est apte à savoir si le motif de mes décisions et de mes actes est ou n'est pas d'ordre politique? D'où vient, enfin, qu'on se croit juge infaillible des coeurs et des motifs parce qu'on est engagé politiquement? Se trouve-t-on, de ce fait, en position de juger des sentiments les plus intimes?

Mais ta foi, m'assurait cet ami, aura inévitablement des incidences politiques. Je n'aurais pu qu'en convenir si au lieu "d'incidences politiques" mon ami avait plutôt dit "d'incidences sur la politique". Je conviens, en effet, que la foi puisse avoir des incidences *sur* la politique, mais sont-elles, ces incidences, de *nature* politique? Si dans le terme "politique" nous devons englober la morale, les relations humaines

ou la croyance en l'existence de Dieu... je conviens que la foi chrétienne, en ce cas, ne pourra qu'opposer ce qu'il pourrait y avoir d'immoral dans un acte "politique"; je conviens que cette foi ne pourra que chercher à corriger, chez les hommes politiques (comme chez tous, car Dieu ne fait pas "exception de personnes" Actes 10:34) des relations humaines basées sur le mensonge ou la malhonnêteté; enfin, je conviens que cette foi chrétienne ne pourra qu'affirmer l'existence de Dieu, même contre les vœux d'une doctrine politique se fondant sur le postulat de l'athéisme...

Mais je dis qu'il n'y a pas là, chaque fois, un cas d'incidence de nature politique sur la marche politique, mais un cas d'incidence morale sur la marche politique. Car dans la mesure, à partir du moment, où une politique se prétend une morale ou se prétend une position sur le théisme, la foi chrétienne ne saurait demeurer silencieuse. Mais, en ce cas, est-ce bien la foi ou la religion qui empiète sur la politique? N'est-ce pas plutôt la politique qui se mêle de ce qui ne la regarde pas?

Je maintiens donc qu'il importe de ne pas donner au mot "politique" un sens démesuré. En maximalisant les mots, je peux tout aussi bien affirmer que tout est art, que tout est philosophie, que tout est science ou que tout est religion.

La religion elle-même commet la même erreur quand elle exige que tout soit vu, que tout soit accompli, à travers elle et uniquement à travers elle. Lorsqu'elle se pose en légiste et censure d'entreprises purement politiques, lorsqu'elle fait des hommes politiques ses valets, la religion est tout aussi importune. Dans l'affaire de la révocation de l'édit de Nantes, Louis XIV et son ministre ne sont pas seuls à blâmer. En réalité, c'est le Vatican et le haut clergé catholique qui sont à l'origine d'une telle intolérance lorsqu'ils font du monarque un juge et un exécuteur des sentences divines, un ministre de l'Église, un juge mandaté par l'Église pour faire abjurer les consciences ou «*convertir sous la pression des brutalités, des dévastations et des tortures*».¹

Il ne peut y avoir cohabitation du politique et du religieux si l'un et l'autre ne se reconnaissent pas un caractère propre. Et ce n'est pas sans raison que Locke fondait ses principes de tolérance sur une philosophie qui refuse la symbiose de lois et de concepts qui ont un caractère propre (Il fonde son argument sur l'investigation scientifique dans laquelle «*il est essentiel à la vérité et à la dignité de chaque loi qu'elle soit d'abord testée indépendamment des autres*»)². Nous pouvons penser, ici, à la célèbre phrase du Christ selon laquelle il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Christ montrait ainsi qu'on doit différencier ce qui revient à César et ce qui revient à Dieu.

On ne peut pas parler de la politique sans évoquer ceux et celles qui la mènent à bien. Or, chez l'homme politique c'est davantage le goût du pouvoir et les avantages qui peuvent en être retirés qui constituent une menace. Et pour moi la première qualité d'un homme politique réside en sa capacité à modérer ce goût du

¹ "Mémoires" De Noailles, p. 268 dans *Histoire de l'Église Réformée d'Anduze*, J.P. Hugues, 1864

² John Lock *Essay on Toleration* dans *Campbell-Owen Debate, the evidences of Christianity*, p. 281, Nashville 1957

pouvoir, en sa volonté d'en appeler à la modération, à la conciliation, à sa volonté de fuir toute extrême et tout fanatisme: «*Oh, qu'il est difficile de perdre le goût du pouvoir!... Voilà une chose qu'il faut comprendre.*» (A. Soljenitsyne "L'Archipel du Goulag" Vol. I, page 393). La chose la plus difficile pour l'homme politique (modérer son goût du pouvoir) est pourtant celle qui est la plus nécessaire au bonheur des peuples et à la sauvegarde de la paix et de la liberté.

Je préfère donc un roi modéré et humain à un quelconque fanatique, même élu au suffrage universel, qu'il soit de droite ou de gauche. Je voterai volontiers pour le dirigeant d'un parti de gauche dont la vie se réfère à une éthique personnelle; je refuserai, par contre, mon vote à un chef de file de droite dont la personne est imbuë de cynisme et d'hypocrisie. Et si les deux hommes disent s'attacher tous deux aux valeurs éthiques qui sont celles de l'Évangile, je voterai pour celui qui aura été, au cours de son existence, le plus conséquent à vivre ces valeurs.

